

2^o Devoir
d'être sincère
envers
les
autres.

Le devoir de respecter la vérité nous oblige à être sincères envers les autres et envers nous-mêmes. Il condamne le mensonge, le respect humain, l'hypocrisie et l'orgueil sous toutes ses formes.

Le mensonge est condamné par la morale individuelle et par la morale sociale; il est contraire non seulement à la justice et à la charité, mais encore à la dignité personnelle.

« Quelconque est capable de mentir, est indigne d'être compté au nombre des hommes. » (FÉNELON.)

Mentir, c'est manquer directement à notre intelligence, qui ne subsiste, ne se développe, ne se perfectionne que par la vérité (principe d'identité, instinct de véracité, instinct de crédulité, principe d'ordre).

Tout défaut, tout vice, toute passion est mensonge ou se couvre du mensonge.

Le mensonge,
le
respect humain,
l'hypocrisie.

On peut mentir autrement qu'en paroles : tout homme qui n'agit pas comme il pense, qui n'est pas ce qu'il paraît, est un menteur.

Ce mensonge d'action ou d'omission a deux formes : le respect humain et l'hypocrisie.

Le respect humain consiste à agir autrement qu'on ne pense, par crainte du « qu'en dira-t-on ». C'est une inconséquence et une lâcheté.

L'hypocrisie consiste à se couvrir des apparences du bien pour faire le mal. — L'hypocrite est un lâche, qui veut jouir des faveurs attachées à la vertu et qui n'a pas le courage de la pratiquer.

Être sincère avec soi-même, c'est se juger avec impartialité, sans exagérer ni méconnaître le bien ou le mal que l'on a en soi.

3^o Devoir
d'être sincère
envers
soi-même.

Pour cela, il faut éviter l'orgueil sous toutes ses formes et pratiquer la modestie et l'humilité, qui sont le juste sentiment de ce que nous sommes. « L'humilité, c'est la vérité. » (SAINT AUGUSTIN.)

Pour être sincère avec soi-même, savoir ce que l'on vaut, il faut pratiquer l'examen de conscience.

4^o Devoir
de
prudence.

La vertu propre à l'intelligence est la prudence ou la sagesse, qui nous indique ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter.

Ne pas confondre la prudence chrétienne et la prudence épiciurienne, dont il a été parlé à la leçon 8^e, p. 655, avec cette prudence bonne, mais imparfaite, de la conduite ordinaire, qui nous fait discerner notre intérêt et celui d'autrui.

5^o Devoir
d'ordre.

L'ordre, c'est la disposition rationnelle des moyens par rapport à une fin.

Ainsi, c'est une vertu de la raison ou de l'intelligence. C'est un devoir de mettre de l'ordre dans sa vie et dans sa conduite.

3^e LEÇON

DEVOIRS RELATIFS A LA SENSIBILITÉ

Notre devoir, relativement à la sensibilité, est d'empêcher de naître ou de détruire, dans notre âme, les passions viles, sensuelles, égoïstes, envieuses, et de développer les sentiments nobles, tels que les affections de famille, la piété filiale, le patriotisme, l'amitié, l'admiration du beau, l'amour du bien et de la science, les émotions élevées de la foi et de la piété.

La vraie sensibilité est raisonnable dans sa cause et dans son objet.

Il y a une sensibilité excessive et fautive, qui, en matière criminelle, s'apitoie non sur la victime, mais sur le coupable, pour lequel elle ne veut pas de la peine de mort; qui, dans le drame et le roman, s'attendrit jusqu'aux larmes devant des misères fictives et laisse mourir à sa porte le pauvre sans pain et l'affligé sans consolation; qui, dans la piété, s'exhale en exclamations, en aspirations, en soupirs, en idées vagues, sans rien de viril qui s'adresse à la partie forte du cœur et enlève la volonté; qui, dans la prédication, est toute en exhortations, où les images remplacent les idées, les sensations les sentiments, les comparaisons les raisons, et ne laisse d'autre trace qu'une passagère et stérile émotion.

Voilà ce qui a été dit (*Psychologie*, 5^e leçon, p. 72) des *appétits*, des *inclinations*, des *penchants*, des *passions*, qu'il ne faut pas détruire, mais diriger et moraliser;

4^e leçon, *sensibilité et éducation*, p. 67;

6^e leçon, *rapport des inclinations avec la morale pratique*, p. 85.

Les principaux devoirs relatifs à la sensibilité se ramènent aux deux suivants : respect de soi-même ou sentiment de la *dignité humaine* et *tempérance*.

Dignité personnelle et respect de soi-même. — Ce que l'on appelle *dignité personnelle* n'est que le sentiment ou le respect profond que l'homme a de sa destinée morale, de ses devoirs, et des droits qui en découlent et qui rendent sa personne sacrée, pour ses semblables comme pour lui.

Il faut remarquer que le respect de la personne humaine, en soi et dans les autres (voir, table analytique : *Sentiment de la dignité humaine*), prend autant de formes qu'il y a de facultés fondamentales de l'âme : il s'appelle *prudence*, s'il regarde l'intelligence; *courage*, s'il s'agit de la volonté; *tempérance*, s'il concerne la sensibilité.

Tempérance. — Pour la définition, au sens large et au sens restreint, voir *Morale générale*, p. 657; pour les effets de la tempérance, p. 658, et du sensualisme, p. 715.

L'intempérance, dans les plaisirs du manger, s'appelle *gourmandise*, *gloutonnerie*; dans les plaisirs du boire, *ivresse*, *ivro-*

gnerie; dans les plaisirs de la chair, *luxure*. Ce sont des vices qui ravalent l'homme au-dessous de la brute, laquelle ne dépasse jamais certaines limites dans la satisfaction de ses appétits. L'homme qui s'y livre perd peu à peu tout sentiment de dignité personnelle, tout sens de l'humain, et se laisse envahir par la stupidité. Il suffit d'avoir l'âme « un peu bien située » pour ne vouloir en rien ressembler au personnage de la Bruyère : « Cliton n'a eu toute sa vie que deux affaires, qui est de dîner le matin et de souper le soir; il ne semble né que pour la digestion. »

Non seulement l'intempérance est contraire à la dignité personnelle, mais elle est la ruine de la santé, comme le montre l'expérience, et, par là, opposée au devoir de conservation personnelle; elle alourdit l'esprit et rend incapable de tout sentiment élevé, de toute action énergique et virile. C'est le plaisir que cherche le sensuel, et, tout compte fait, c'est la douleur qu'il trouve.

A l'intempérance dans l'usage des aliments s'oppose la sobriété, qui ne prend que ce qui est raisonnable¹. — « On peut se demander si la loi naturelle permet l'usage de la nourriture et de la boisson pour le seul plaisir du goût. — A cette question, nous répondrons en faisant une distinction. Si la préoccupation du plaisir matériel du goût devient telle qu'elle envahisse la vie entière et domine sur toutes les autres pensées, il y a là un désordre grave; car l'homme perd ainsi sa qualité d'être raisonnable, sa raison est asservie à la sensation. Si cette préoccupation n'est qu'accidentelle, partielle et passagère, il n'y a qu'un désordre léger et une faute de peu de gravité. Il n'y a même plus aucune faute si, mangeant pour apaiser sa faim et buvant pour apaiser sa soif, on jouit en même temps des sensations agréables qui accompagnent ces actions, et même si on choisit la boisson ou la nourriture de façon à satisfaire le goût. Dans ce cas, on ne fait qu'obéir à la nature, qui a attaché ces sensations agréables à l'action du manger et du boire et en a même fait une des conditions de la santé de l'homme.

« Mais il est à remarquer que la tendance de l'homme aux excès et à la gourmandise est si forte, qu'il faut réagir énergiquement contre cette tendance pour pratiquer la tempérance. C'est sur ce principe que sont fondés les jeûnes prescrits par diverses religions. » (DE BROGLIE, *Instruction morale*.)

Tempérance dans l'usage des biens extérieurs. — Quand on recherche ces biens pour eux-mêmes et non comme moyens de satisfaire ses divers besoins, quand on les accumule pour le seul plaisir de les accumuler, on tombe dans la cupidité ou l'avarice; on ne possède pas ces biens, on en est possédé, on en est esclave.

Quand on dépense sans mesure, par amour immodéré des plaisirs ou par vanité, on tombe dans le défaut opposé, qui est la prodigalité, la dissipation et le luxe.

L'avarice est contraire à la morale sociale, autant qu'à la morale individuelle : l'avare n'a pas de cœur, sa conduite est odieuse. Le prodigue se ruine, fait des dettes et finit dans la honte. « L'orgueil, dit Franklin, déjeune avec l'abondance, dîne avec la pauvreté et soupe avec la honte. »

¹ La Rochefoucauld, conformément à son système, définit la sobriété : l'amour de la santé ou l'impuissance de manger beaucoup.

Economie, épargne. — Le bon usage des biens extérieurs ou des richesses s'appelle *économie, épargne*. L'épargne implique le sacrifice. En face du produit de son industrie, l'homme a à lutter contre deux sentiments opposés : le désir de la jouissance immédiate et l'attrait plus austère de la privation. Ce dernier parti, quels que soient les motifs qui l'inspirent, demande une certaine force. « L'homme peut épargner pour lui-même, afin d'assurer l'aisance à sa vieillesse; il peut épargner pour ses enfants, épargner pour les pauvres. A mesure que son intérêt personnel s'efface, sa vertu s'élève, et, commençant par la prudence, elle finit par la charité. Là est, en effet, la limite de l'épargne. La richesse est pour l'homme un moyen et non un but; il peut, pour elle, renoncer à ses plaisirs; mais il doit la sacrifier pour la conservation de sa vie matérielle, pour le développement de sa vie intellectuelle et morale, pour le soutien de la vie d'autrui... Un patrimoine défendu, pendant toute une vie, contre des plaisirs sans nombre qui demandaient à s'échanger contre lui, représente une série d'actes de sobriété, de chasteté, de tempérance. Au capital matériel correspond généralement un capital moral équivalent, qui est, comme le premier, un fruit de la volonté. » (A. RAVELET, *Revue du monde catholique*, 1864¹.)

Contenance. — La contenance ou la chasteté consiste dans l'abstention des plaisirs charnels.

« La pratique de la contenance exige de très énergiques efforts de volonté. Cette vertu est cependant obligatoire, et il n'est pas permis au moraliste d'en dispenser partiellement les hommes, comme le fait souvent l'opinion publique de certains pays ou de certaines classes de la société.

« Ce qui prouve que le devoir rigoureux de la chasteté appartient à la loi naturelle, et non pas seulement à la morale chrétienne, c'est que cette vertu se trouve louée chez un grand nombre de païens. (Morale de Bouddha, de Zoroastre...) Nous pouvons donc considérer les principes de la morale chrétienne sur ce point, avec leur extension aux paroles et aux désirs librement consentis, comme l'expression de ce qu'exige la loi naturelle bien comprise.

« Seulement cette portion si importante de la morale, celle à laquelle on a donné, par excellence, le nom de *bonnes mœurs*, exige plus qu'aucune autre, pour être pratiquée, l'appui de la sanction religieuse et de la vie future. Les motifs inférieurs de morale, l'intérêt bien entendu, les sanctions terrestres sont impuissants pour soutenir l'homme dans cette lutte si difficile, si longue, qui peut quelquefois durer toute la vie. » (DE BROGLIE, *Instruction morale*.)

On trouvera, dans les notes ajoutées par le P. Monsabré à ses *Conférences sur le mariage* (1887), la réponse aux objections des *physiologistes*, qui condamnent la contenance comme contraire à la nature, et à celle des *économistes*, qui la condamnent comme contraire aux intérêts de la société. Voici quelques passages d'une lettre du P. Lacordaire au docteur Duffieux sur son ouvrage : *Nature et Virginité* :

« L'humanité monte ou descend dans le degré même où la contenance monte ou s'abaisse parmi les hommes : elle est le principe de toute foi, de toute force, de toute incorruptibilité, et un peuple qui la perd ne peut échapper à la décadence et à la servitude. Comment serait-elle donc, cette vertu, un crime contre nature? C'est l'incontinence qui est, contre nature, la suite et la punition du péché, le plus horrible désordre légué à la race humaine, et une marque évidente de sa dégradation. Il n'est donc pas vrai de dire que la contenance est difficile à la plus grande partie de notre espèce... Plus le cœur est aimant, moins

¹ Sur les mauvais effets, au point de vue économique, des *habitudes d'intempérance*, on peut lire une intéressante conférence de Baudrillard, dans son *Economie politique populaire*. — On lira également avec profit, dans le même ouvrage, *Luxe et travail*, où l'auteur montre quel est le luxe permis et quel est le luxe défendu. Que de misères amenées par le luxe désordonné dans les habits, dans l'ameublement, dans la table, ce qui est encore de l'intempérance!

il cherche les plaisirs du corps, et, réciproquement, plus le corps est chaste, plus le cœur devient délicat et tendre. Je n'ai pas rencontré un jeune homme aimant parmi ceux qui se livrent aux débauches de l'imagination et des sens...

« ... J'ai souvent été étonné du peu qu'il faut pour arracher un jeune homme à la dépravation. La fuite des mauvaises compagnies, la cessation des lectures dangereuses, une vie sobre, un travail sérieux, la pratique suivie de la prière, de la confession, de la communion et des œuvres de charité, suffisent pour transformer des cœurs qui se croyaient incurables, et ceux qui ne se corrigent pas, ou que peu, le doivent à une vie désœuvrée et pleine de délices... Je suis convaincu qu'une grande partie des hommes vivrait aisément dans la continence absolue, si elle vivait chrétiennement. »

TABLEAU ANALYTIQUE

Notre devoir est d'empêcher de naître et de se développer dans notre âme les passions viles, sensuelles, égoïstes, envieuses, et de cultiver les sentiments nobles, élevés, généreux, héroïques.

Il ne faut pas détruire les penchants, mais les diriger, les moraliser. Ce sont les ressorts nécessaires de notre activité. (Voir ce qui a été dit sur ce sujet, p. 72.)

Les principaux devoirs relatifs à la sensibilité se ramènent aux deux suivants : respect de soi-même ou sentiment de la dignité humaine et tempérance.

DEVOIRS RELATIFS A LA SENSIBILITÉ

Dignité personnelle.	}	Sentiment ou respect profond de notre destinée morale, de nos devoirs, des droits qui en découlent et qui rendent la personne sacrée pour nous et pour nos semblables.
Respect de soi.	}	Le respect de soi-même, c'est le respect de la personne en soi et dans les autres. Ce respect prend diverses formes : il s'appelle <i>prudence</i> , s'il regarde l'intelligence ; <i>tempérance</i> , s'il concerne la sensibilité ; <i>courage</i> , s'il s'agit de la volonté. (Voir 6 ^e leçon, <i>Sentiment de la dignité humaine</i> , page 94.)
Tempérance : diverses formes.	}	La tempérance revêt diverses formes. (Il en a déjà été parlé, p. 657, <i>Vertus cardinales</i> .) 1 ^o Dans le boire et le manger, elle s'appelle <i>sobriété</i> et s'oppose à la gourmandise, à la glotonnerie, à l'ivrognerie, vices qui ravalent l'homme au-dessous de la brute ; qui ruinent la santé et excitent les passions les plus grossières ; qui font enfin perdre, par la <i>satiété</i> , jusqu'au plaisir naturel du boire et du manger. 2 ^o Dans l'usage des biens extérieurs, elle prend le nom de <i>modération</i> , d' <i>épargne</i> , d' <i>économie</i> , et s'oppose à la <i>cupidité</i> , à l' <i>avarice</i> , au <i>luxu</i> , qui est l'intempérance dans les habits, la table, etc. L'homme tempérant jouit de ses biens d'une manière raisonnable. L'avare, l'homme cupide, amasse des richesses, non pour en jouir, mais uniquement pour les avoir : il ne possède pas ses biens, il en est possédé. Un défaut contraire à l'avarice et à la tempérance tout à la fois, c'est la <i>prodigalité</i> , la <i>dissipation</i> . — L' <i>économie</i> ou <i>épargne</i> est une vertu ; elle implique le travail et le sacrifice. 3 ^o Dans l'usage des plaisirs charnels, la tempérance prend le nom de <i>continence</i> ou de <i>chasteté</i> . La continence est une vertu morale et sociale, qui constitue ce qu'on appelle les <i>bonnes mœurs</i> .

4^e LEÇON

DEVOIRS RELATIFS A LA VOLONTÉ. — TRAVAIL

I. — VOLONTÉ

Importance de la volonté. — Sur les caractères de la volonté, son importance, son union avec la raison pour former l'homme de caractère, voir *Psychologie*, 19^e leçon, pp. 268, 271 ; voir aussi, pp. 657 et 762.

La volonté constitue vraiment l'individualité humaine. — « La volonté, dit Descartes, est ce qu'il y a en nous de plus intimement personnel. Notre intelligence et notre sensibilité ne sont que *nôtres* ; notre volonté, c'est nous-mêmes. C'est le moi de chacun s'accusant, se manifestant à lui-même et aux autres. » C'est par la trempe spéciale de sa volonté que l'on est ce que l'on est, c'est-à-dire tel homme et pas tel autre. La mesure de la valeur d'un homme est dans sa volonté. Le bon sens reconnaît et proclame tous les jours que c'est par la volonté que l'on est quelqu'un. Si un homme manque d'intelligence, on dit : Il est inepte ; s'il manque de cœur : C'est un lâche ou un ingrat ; mais, s'il manque de volonté, on n'a qu'un mot pour le caractériser : *Ce n'est pas un homme*.

Nombre de malheureux sont des gens à volonté débile qui, ne sachant pas se faire leur place au soleil, trouveraient commode de tout attendre de la bonté ou de la diligence d'autrui ; qui voudraient à la fois jouir de tout et ne rien faire, et qui, finalement, se laissent aller au malheur, comme au vice, sans jamais tenter de réagir.

Je veux! dit Lacordaire, c'est le mot le plus rare qui soit au monde, quoique le plus fréquemment usurpé. Mais, quand un homme en a le secret terrible, qu'il soit pauvre aujourd'hui et le dernier de tous, soyez sûrs qu'un jour vous le trouverez plus haut que vous¹.

Devoirs envers la volonté : force, courage. — La *force* ou *courage* est la vertu propre de la volonté. C'est par elle que l'on peut, ainsi qu'on le doit, sauvegarder et accroître sa dignité personnelle ; conserver sa volonté libre, ne point l'aliéner, soit en se réduisant spontanément en esclavage, soit en se laissant tomber sous le joug de mauvaises habitudes ; la rendre indépendante du plaisir, de la passion, de l'intérêt, et la maintenir sous l'autorité de la raison ou du devoir.

¹ « Pour une âme, tout est dans ces deux mots : Oui ou non, je veux ou je ne veux pas. Révoltes de l'esprit, entraînements du cœur, séductions de la chair et des sens : purs détails que tout cela ! Quand il s'agit de vertu, la détermination de la volonté est tout. » (Valentine RIANT.)

Force et confiance. — On a vu en Morale générale, page 656, comment il faut entendre ces deux vertus.

C'est une faiblesse de s'épouvanter des difficultés. Lorsqu'on s'en approche, on voit qu'elles diminuent; souvent même elles disparaissent entièrement. Nul homme, jusqu'à ce qu'il en fasse l'essai, ne peut dire ce qu'il peut faire; il est impossible, autrement que par l'expérience, de calculer l'étendue des forces humaines. On peut d'ordinaire beaucoup plus qu'on ne croit pouvoir. Voilà pourquoi la règle est d'entreprendre comme si l'on pouvait tout. La raison pour laquelle certains hommes réussissent presque toujours à surmonter des difficultés exceptionnelles, c'est d'abord qu'ils mettent en jeu toutes leurs ressources, puis qu'ils n'agissent qu'après avoir fait des calculs sérieux et détaillés.

La confiance dans le succès est presque le succès. Les obstacles tombent souvent d'eux-mêmes devant un esprit déterminé à les surmonter. Toutes les chances sont pour le succès, quand on s'est rendu toute retraite impossible et qu'on déploie toute son énergie; mais un seul regard en arrière est plein de danger et peut tout compromettre.

Constance. — On a vu également, page 656, ce qui caractérise la constance. C'est le génie à la portée de tous, suivant le mot de Buffon, le génie humble et bienfaisant, qui enfante sans bruit des merveilles et qu'on nomme *l'esprit de suite*, le goût de la continuation et de l'achèvement. « Chaque jour, dit Hésiode, ajoutez peu de chose à peu de chose : bientôt s'élève un monument. » — Ce qui est petit est petit, dit saint Augustin; mais être fidèle aux petites choses est une grande chose. »

Courage. — Sur le courage et ses différentes formes, voir plus haut, p. 657 et suivantes.

Comme la vertu, qui n'est au fond que l'habitude d'agir avec force d'âme, le courage est *un*; mais, comme elle aussi, il revêt des formes différentes suivant les circonstances et les conditions multiples de la vie humaine. Voilà pourquoi on distingue le courage *militaire*, le courage *civil*, le courage de l'explorateur, du savant, de l'ouvrier qui vit pauvrement, mais honnêtement, de son travail¹. — Voir aux *Notes complémentaires* : *Esprit de légitime indépendance*, p. 762.

II. — LE TRAVAIL

Le travail est nécessaire à l'entretien et à la conservation du corps et au perfectionnement de l'âme; il est nécessaire également à l'accomplissement de nos devoirs envers la société et envers Dieu. Il doit donc rentrer dans la morale individuelle, comme le plus indispensable de nos devoirs, celui sans lequel il nous est impossible de remplir les autres. En un mot, le travail, nécessaire à l'accomplissement de tous nos devoirs, est lui-même le premier des devoirs.

Ce qu'est le travail. — Ce n'est pas un déploiement quel-

¹ *Courage et bravoure.* — Dans le langage ordinaire, ces deux termes se disent souvent l'un pour l'autre. Si l'on veut parler avec précision, il faut savoir que courage est plus général que bravoure. Courage, tenant étroitement à *cœur*, exprime tous les genres de courage, toutes les manières de montrer du cœur, aussi bien à la guerre que dans la paix; la bravoure n'exprime proprement que le courage dans le combat.

Le courage tient à l'état de l'âme, la bravoure dépend du tempérament, à sa source dans l'instinct de conservation, dans un certain ébranlement nerveux. Le courage ne va pas sans des convictions, sans des principes moraux et religieux, sans le sentiment profond du devoir. Napoléon proclamait cette vérité lorsqu'il disait à Drouot : « Tu es le plus brave (le plus courageux) de mon armée, parce que tu es le plus religieux. »

conque d'activité, comme le jeu, par exemple; c'est *l'application soutenue de nos facultés à une action utile*. Il demande le concours de toutes nos énergies physiques et morales. Le corps est *l'instrument*, l'âme est proprement *l'ouvrier*.

Le travail est essentiellement un *acte humain*. C'est improprement que l'on appelle travail ce que fait l'animal sous l'action aveugle de l'instinct, la machine sous l'impulsion des forces physiques maîtrisées et employées par l'homme. Le travail implique l'intelligence et la volonté : l'intelligence qui conçoit le but ou le résultat, en même temps que les moyens pour l'atteindre ou le réaliser; la volonté qui emploie les moyens. C'est pour cela que la science et la vertu président aux efforts du travail; le progrès et la décadence du travail suivent le progrès et la décadence de la science et de la vertu. Selon que l'intelligence est plus ou moins éclairée par la théorie, que la volonté est bonne ou mauvaise, énergique ou molle, les résultats du travail changent du tout au tout. Les peuples éclairés et vertueux sont aussi les peuples travailleurs, et c'est à eux qu'est réservé l'empire du monde, selon cette parole de Tocqueville : « Ce monde appartient à l'énergie. »

Nécessité du travail. — L'homme a des besoins physiques, intellectuels et moraux; les satisfaire est la condition de son existence; or il ne peut les satisfaire que par le travail.

C'est, en effet, par le travail qu'il se procure des aliments pour se nourrir, des habits pour se vêtir, des armes pour se défendre; — c'est par le travail qu'il développe ses facultés intellectuelles, qui ne sont d'abord qu'en puissance, qu'il arrive à se connaître, à connaître ses semblables, à connaître Dieu; qu'il découvre les secrets et les lois de la nature et les fait tourner à son usage; — c'est par le travail que l'homme perfectionne sa volonté, qu'il combat ses passions, qu'il contracte les bonnes habitudes morales, lesquelles font sa dignité et le conduisent à sa fin.

De plus, l'homme n'est pas un être isolé, mais un être social; il reçoit des secours de ses semblables, dans la famille et dans la société en général; ces secours, il doit les rendre : la société ne peut subsister que par un échange de services. Ces services réciproques, les hommes ne peuvent se les prêter que par le travail. Le travail est donc nécessaire à l'homme au point de vue social, comme au point de vue individuel.

Travail, loi organique de la nature. — C'est une erreur assez répandue de croire que la loi du travail date de la faute de nos premiers parents et en est la conséquence. Avant d'être une *loi coercitive* et de prendre le caractère de châtimeut, le travail était et est resté une *loi organique* de notre nature, une nécessité psychologique et physiologique comparable, dans une certaine mesure, à la respiration, à l'alimentation, à la circulation du sang. La Genèse dit que Dieu plaça Adam dans le paradis terrestre « pour qu'il travaillât » (II, 15). Ailleurs l'Écriture reconnaît que l'homme « a été fait pour travailler, comme l'oiseau pour voler », c'est-à-dire que c'est sa constitution.

La faute n'a donc pas fait naître la loi du travail, elle en a modifié et aggravé l'exercice en substituant la peine au plaisir, la contention à la facilité, l'excès et le surmenage à l'harmonie de l'effort normal.

C'est pour ces raisons que le travail est le premier des devoirs pour l'homme. Au tribunal de Dieu, il ne lui suffira pas d'avoir eu des pensées justes et des sentiments honnêtes : il sera interrogé et jugé sur ses œuvres. L'oisiveté est criminelle. Le serviteur paresseux et inutile, dit l'Évangile, « sera jeté dans les ténèbres extérieures, là où il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

¹ Mgr Dupanloup a dit dans le même sens : « L'empire du monde appartient au peuple qui se lève plus matin. »

L'oisiveté, état contre nature. — Après avoir tracé le portrait du paresseux dans une de ses *Homélies*, saint Jean Chrysostome s'écrie : « Quoi de plus agréable, me disiez-vous, que de ne pas travailler, que de n'avoir rien à faire ? Et moi je vous dis : Quoi de plus honteux, quoi de plus misérable que l'homme qui ne sait pas s'occuper ! Point de plus pénible servitude. Le travail est l'état naturel de l'homme. L'oisiveté est pour lui un état contre nature. L'oisiveté se punit elle-même par les langueurs qui la consomment. Tout ne vit que par l'exercice, tout meurt par l'oisiveté. »

Le premier soin de l'homme qui n'a rien à faire, c'est d'inventer quelque chose à faire ; il ne peut souffrir l'inaction : quand il *n'agit* pas, il *s'agite*, comme on l'a dit. (V. p. 64.)

Travail et moralité. — Source de la science et de la richesse, le travail est aussi l'auxiliaire de la vertu. La vertu implique le travail ; elle est elle-même le travail par excellence, en même temps qu'elle en est la récompense. Avant tout, elle est la victoire sur soi-même, et c'est là la plus difficile et la plus belle victoire, celle qui demande le plus noble, le plus persévérant, le plus généreux travail.

L'homme qui travaille exerce ses facultés à quelque chose d'utile, qui les absorbe et les empêche de se porter vers le mal. Les facultés de l'homme oisif, au contraire, restant sans emploi, tout les tente et les pervertit¹. Les mauvais conseils, les occasions dangereuses ont sûrement prise sur celui qui est en proie aux tourments de l'ennui². L'homme qui ne fait rien, a-t-on dit, n'est pas loin de mal faire ; c'est d'ailleurs déjà un mal que de ne rien faire. Comme l'oisiveté est la mère de tous les vices, le travail est la source et le gardien de toutes les vertus.

Voilà pourquoi la richesse cesse d'être bienfaisante pour la société, comme pour l'individu, si elle favorise l'oisiveté et le déchaînement des mauvaises passions chez ceux qui la possèdent, ce qui a toujours lieu, lorsque le sentiment du devoir ne croît pas en proportion de l'augmentation de la richesse.

En éducation, défontons-nous de la routine et des méthodes faciles. M^{me} de Girardin l'a dit avec raison, « elles ne font que des paresseux et des sots. » N'épargnons à nos enfants ni les difficultés ni les recherches ; laissons-les se débattre contre l'obstacle. Au bout de leur triomphe, il y aura quelque chose de plus que leur joie, il y aura un résultat ; l'esprit se sera développé, les aptitudes auront grandi. Dans la jeunesse, la science acquise vaut moins que les efforts voulus pour l'acquérir. Ce qui fait l'intelligence fertile, ce n'est pas le savoir, c'est le travail ; ce qui fait la terre féconde, c'est la culture. L'étude est surtout une gymnastique de l'esprit : elle nous prépare à recevoir de bonnes semences et de fortes empreintes. S'il est vrai que plus on sait, plus on veut savoir, il est certain aussi que plus on a appris, plus on apprend aisément. Quand l'esprit est toujours ouvert, il y entre toujours quelque chose. » (C. ROZAN, *la Bonté*³.)

¹ « Le premier degré de misère, c'est d'aimer les choses mauvaises, et le comble du malheur, c'est de les avoir. » (S. AUGUSTIN.)

² L'obligation d'éviter les occasions que l'on sait être de nature à entraîner au mal, résulte de ce principe général qu'une action doit être évitée quand on en prévoit les conséquences funestes.

³ « L'erreur de beaucoup de gens est de se méprendre sur les études où l'on a coutume d'appliquer la jeunesse. Le but prochain qu'on s'y propose n'est point précisément le savoir, mais l'exercice. Il ne s'agit pas tant de littérature, d'histoire, de philosophie, choses qui s'oublieront peut-être, que d'affermir l'imagination, la mémoire, le jugement, qui demeureront... Quand, au sortir des bancs, on devrait perdre jusqu'au souvenir des auteurs qu'on y explique, ce serait encore un bienfait considérable que d'avoir été nourri de bonne heure à l'idée du devoir, que d'avoir appris à obéir, et de savoir au moins s'appliquer et se contraindre, ce qui est le secret des affaires et le grand art de la vie humaine. » (OZANAM, *Discours sur la puissance du travail.*)

Travail et bonheur. — On conçoit que le travail, étant la loi de la nature de l'homme, il soit aussi le principe de son bien-être et de son bonheur, lesquels résultent de la satisfaction de ses besoins. Le bien-être ou le plaisir est le fruit de l'activité normalement déployée ; le bonheur, la conséquence de l'ordre respecté, de la loi morale obéie.

Si les facultés de l'homme, faites pour agir, restent inactives, elles le pervertissent et le rendent vicieux, par conséquent malheureux. Le désœuvrement inspire un dégoût profond de tout, l'oisiveté engendre l'ennui. (Voir 4^e leçon de *Psychologie*, p. 63, 64.)

Vivre, c'est agir, c'est travailler ; l'homme oisif ne vit pas. Il a l'apparence de la vie, il n'en a pas la réalité. C'est un sang vil que celui qui coule dans ses veines. Il se dégrade, il traîne une vie inutile et honteuse sous le poids du mépris de lui-même et de ses semblables. Il faut se faire du travail une habitude, un besoin. — Heureux ceux dont on peut dire qu'ils sont devenus, à force d'habitude volontaire, incapables d'inaction !

La fin directe du travail n'est cependant pas le bonheur, mais le perfectionnement qui mène l'homme au bonheur proportionné à sa nature et à sa destinée. Le bonheur est le surcroît, la récompense nécessaire, sinon en ce monde, où il ne saurait être qu'incomplet et précaire, du moins toujours en l'autre. Faire du bonheur le but exclusif du travail, c'est ôter au travail son caractère moral et transformer le moyen de perfectionnement en un calcul d'égoïsme.

Travail et santé. — *En général, le travail n'épuise pas les forces du corps* ; il les entretient plutôt, s'il n'est pas excessif. — « L'oisiveté est comme la rouille : elle use plus vite que le travail. — La clef est claire tant qu'on s'en sert. » (FRANKLIN.) — On peut dire que, de tous les devoirs, le travail est celui qui porte le plus visiblement avec lui-même sa récompense¹. La nature l'impose, le devoir l'ordonne et l'intérêt le conseille.

On dit : J'attendrai le retour de la santé pour commencer le travail ; quand les forces du corps me seront revenues, j'entreprendrai quelque grand ouvrage.

« Ce que vous prenez pour faiblesse de corps est surtout faiblesse et défaillance d'esprit. L'ouvrage des hommes ne se mesure pas à la quantité de leurs forces physiques, mais à la qualité de leur volonté... L'histoire montre que la victoire ne vient pas là où les corps abondent, mais où l'âme est grande. C'est l'âme qui fait les armées, c'est la volonté de vaincre qui donne les victoires ; or ce qui est vrai pour les grandes luttes qui font retentir le monde est vrai pour les luttes obscures et cachées de chaque vie particulière.

« Le travail est toujours un combat dans lequel la volonté seule remporte la victoire, et la volonté ne remporte la victoire qu'au prix du sacrifice.

« Le sacrifice, voilà le dernier mot de toute action féconde en ce monde. Savoir s'immoler, savoir se perdre, savoir aller du côté de la mort en acceptant la fatigue et l'épuisement que causent les ouvrages difficiles, en surmontant l'horreur que les sens fatigués ont pour le travail, ceci est purement œuvre de volonté, mais c'est aussi la condition de toute victoire contre la paresse naturelle des sens et, par conséquent, de tout travail.

« Attendre toujours, pour commencer l'ouvrage, que le corps soit bien disposé, que la santé soit parfaite et les forces physiques en bon état, c'est pour beaucoup d'hommes se condamner à l'inaction, c'est dévouer sa vie à la stérilité. La plupart des hommes souffrent toujours par quelque endroit de leur corps. Tout l'avantage est à ceux qui savent tromper le mal, comme on a coutume de dire, et travailler en dépit d'eux-mêmes.

¹ « Lui dut-on seulement cette sérénité qui couronne à coup sûr toute journée bien remplie, il faudrait encore le bénir et l'aimer. » (J. SANDEAU.)

« Il n'y a qu'à voir ce que parviennent à accomplir, malgré tous les obstacles de l'épuisement et de la maladie, les hommes possédés par une grande passion... C'est l'âme qui porte son corps et le fait respirer et vivre comme il lui convient. Toutes les grandes passions, la passion de la gloire, celle de la science, celle même du plaisir, donnent à l'âme cette extraordinaire autorité sur les sens; mais la plupart des hommes n'ont pas même de grandes passions, et demeurent somnolents et enfouis dans la médiocrité des petites douleurs et des petits plaisirs.

« Pour nous, chrétiens, il est une passion qui doit posséder notre âme : celle de travailler en ce monde sans trêve ni relâche, à la venue du royaume de Dieu et au triomphe de la justice. » (Abbé PERREYVE, *la Journée des malades*.)

(Sur le *Travail au point de vue économique*, v. pp. 876-78.)

NOTES COMPLÉMENTAIRES

Esprit de légitime indépendance. — Aux devoirs envers la volonté se rattache l'*esprit d'indépendance*. — Il serait insensé et chimérique de viser à l'indépendance absolue, qui n'existe qu'en Dieu. L'homme est lié de tous côtés par des nécessités d'ordre physique, moral et social, auxquelles il ne peut échapper. Et cependant pour remplir utilement sa place dans la société, pour être quelqu'un, pour être soi, il faut, à quelque degré, avoir l'esprit d'indépendance, non celui qui vient de l'orgueil et qui n'est que l'entêtement, que l'attachement déraisonnable à sa volonté propre; mais celui que produit le sentiment du devoir, de la dignité personnelle et qui n'est, au fond, que la fierté dans la liberté.

L'homme vraiment indépendant, c'est l'homme de caractère, l'homme qui a des principes et qui s'y tient, qui ne les sacrifie jamais et les suit jusqu'au bout; qui a cette force d'âme par laquelle l'homme est supérieur aux événements et à lui-même, et s'élève au-dessus des craintes comme des espérances; qui fait ce qu'il doit, adviennent que pourra; qui consulte sa conscience et non l'opinion, le devoir et non l'intérêt, mettant sa conscience au-dessus de l'utilité, et l'honneur au-dessus des honneurs; qui ne cherche pas à plaire au détriment du devoir et ne craint pas de déplaire pour n'y pas faillir; qui ne déguise et n'amoindrit jamais la vérité, et s'inquiète, non d'avoir de la popularité, mais l'estime de lui-même et celle des gens dont l'estime vaut quelque chose; qui pense par lui-même, ne se réduit pas au rôle d'écho et, même en adoptant la pensée d'un autre, tient à faire acte de raison personnelle; qui dit, non tout ce que le monde dit, mais ce qu'il pense; qui fait, non ce que tout le monde fait, mais ce que dicte la raison, ce que prescrit la conscience¹; qui ne s'abandonne pas au courant, mais le remonte; qui ne s'incline pas devant le succès, devant le fait accompli, mais proteste et agit, quand le droit est en cause, quand la justice est violée; qui ne salue pas tous les soleils levants et n'encense pas toutes les idoles de la vogue littéraire ou politique; qui préfère la pauvreté qui se possède à la richesse qui s'abdique; en un mot, l'homme indépendant, c'est l'homme qui se respecte et se gouverne, qui est lui et pas un autre; c'est une âme forte et fière, sans orgueil.

Ce qui fait l'homme vraiment indépendant, c'est la force de caractère, et ce qui fait la force de caractère, c'est la conviction des principes, c'est la ferme vue des idées directrices de la vie, l'attachement à la vérité totale, non amoindrie, non accommodée; l'empire sur les passions et la crainte de Dieu. C'est une chose digne de remarque, que ceux-là seuls qui s'inclinent devant les lois éternelles osent s'élever contre l'injustice ou le crime triomphant. D'où vient ce manque si général d'indépendance intellectuelle et morale, dont on se plaint; cette abdication de la pensée individuelle, cette servitude devant l'opinion régnante, ces lâches flatteries à la force qui triomphe, ce souci de se conformer aux goûts du jour, et d'échapper à l'impopularité, même au prix des principes; ce servilisme vaniteux, qui dissimule ses croyances et sacrifie tout, en vue de ménager l'avenir, d'obtenir ou de garder une place, une distinction? C'est qu'on se nourrit d'idées superficielles et superflues et non des idées nécessaires, de sophismes et non de principes; que le motif dont on s'inspire, ce n'est pas le devoir avec

¹ Comme les Machabées: « Quoi que fassent les autres, nous, nous combattons généralement pour la vie de nos âmes et pour nos lois. » C'était la devise des Clermont-Tonnerre: « Quand bien même tous, moi, jamais! »

ses inflexibles maximes, mais la passion, ou le plaisir, ou l'intérêt, pour qui la fin justifie les moyens; qu'on se défie ou qu'on a horreur de l'absolu en tout, en morale comme en logique et en esthétique, c'est-à-dire qu'on n'admet pas de principes certains et arrêtés, de règles permanentes, de vérités indépendantes du temps et des circonstances, mais des principes, des règles, des vérités qui évoluent sans cesse, ce qui revient à les supprimer; en un mot, parce qu'on n'est plus chrétien et qu'on oublie la parole du Maître: Cherchez avant tout le royaume de Dieu.

Importance du caractère ou de l'esprit de légitime indépendance. — C'est par le caractère que l'homme vaut. Le talent, le génie, sont des dons admirables; mieux vaut un cœur libre et fier. Un homme peut n'avoir qu'un esprit médiocre; s'il est indépendant, ce n'est pas un homme vulgaire; il a droit à nos respects. Celui qui se laisse enchaîner, qui participe à des trafics honteux, qui ne sait pas sortir d'une position immorale, qui ne sait pas, pour rester digne, sacrifier une passion, un plaisir ou un intérêt, celui-là, fût-il la plus belle intelligence, n'est qu'un homme méprisable.

Il faut l'esprit d'indépendance à l'enfant, pour ne pas imiter les exemples et suivre les conseils de mauvais camarades; à l'électeur, pour résister à la pression des partis et voter selon sa conscience; au juré, pour ne pas se laisser intimider par les menaces ou gagner par les promesses; au magistrat, au juge, pour rendre des arrêts et non des services, pour être l'homme de la justice et non l'homme du pouvoir, quand le pouvoir devient arbitraire et viole les droits; au critique, pour redresser l'opinion qui s'égare, pour flageller les admirations de complaisance ou de commande, pour montrer la sottise de l'engouement et de la vogue; au publiciste, au poète, pour faire le livre qui vaut, non le livre qui se vend, le livre qui dit des vérités utiles, non celui qui exploite, pour se faire lire, tout ce qu'il y a de bas et d'animal dans la nature humaine; il en faut au député, pour servir les intérêts du pays, non ceux d'un parti, pour avoir le courage de ses votes, pour ne pas se prêter à des manœuvres déloyales¹; il en faut aux chefs d'une administration, aux chefs de l'armée, pour accorder l'avancement au mérite, non à la faveur; il en faut à tout homme qui veut dire une vérité dure à entendre, remplir un devoir dont les suites menacent de tourner contre lui. — Pilate, indépendant, n'eût pas, pour plaire à la multitude, pour ne pas déplaire à César, pour garder sa place, condamné celui qu'il reconnaissait innocent. L'histoire nous montre que c'est en restant indépendants du monde que les chrétiens ont transformé le monde.

Comment l'obéissance forme la volonté et n'est pas opposée à l'esprit de légitime indépendance. — L'obéissance est une équation librement établie entre une volonté et une règle; et la règle, c'est ce qui est droit, c'est ce qui est juste, c'est ce qui est exact, c'est la rectitude même. Une règle, une loi, un commandement, sont supposés une expression de la vérité, de la justice et de l'ordre... Donc obéir à la règle, à la loi, à l'autorité légitime qui commande, c'est se faire, jour par jour, heure par heure, droit comme la règle elle-même; c'est pratiquer le juste; c'est faire en soi la rectitude. Aussi, lorsqu'un enfant a grandi dans l'habitude d'obéir, la droiture lui devient comme naturelle: il lui faut un effort pour deviner ce qui est tortueux... Et l'obéissance, qui donne à la volonté de l'enfant cette rectitude qui ne fléchit ni à droite ni à gauche, est en même temps ce qui lui donne cette fixité que rien n'ébranle et cette constance que rien ne lasse. La volonté qui obéit au caprice, à la fantaisie, à l'impression, n'a pas de raison pour se perpétuer... Au contraire, l'enfant qui ne veut qu'obéir, a une raison décisive de vouloir aujourd'hui ce qu'il voulait hier, et de vouloir encore demain ce qu'il veut aujourd'hui. Les passions changent, les caprices changent, les impressions changent, la règle ne change pas, et la volonté qui lui obéit participe à son invariabilité. (P. FÉLIX, *le Progrès par le christianisme*, 1869.)

« Les hommes manquent à la société, parce que la force manque aux

¹ Trop souvent, dans la lutte des partis politiques, il arrive que les hommes sans caractère laissent la porte ouverte aux exaltés, n'osent désavouer les actes qu'ils déplorent, rachètent par les faiblesses du lendemain les résistances de la veille, préfèrent aux dangers d'une rupture l'apparence d'une complicité et n'arrivent, à force de concessions graduelles, qu'à laisser la victoire aux passions violentes. Il ne faut pas confondre la *fausse modération*, qui est faiblesse et lâcheté, avec la vraie modération, qui se confond avec la force, comme on l'a vu p. 655.

hommes, et la force manque aux hommes, parce que l'obéissance a manqué aux enfants. Qu'est-ce, en effet, qui crée des volontés fortes, de mâles caractères, des hommes enfin? C'est l'habitude virile d'une généreuse et libre obéissance¹. L'indépendance prématurée ne fait pas l'homme, elle le défait. » (*Id.*)
C'est la règle obéie chaque jour qui donne peu à peu l'énergie, c'est-à-dire la fermeté, non la violence dans l'emploi de la force. « Tout ce qui gêne l'homme le fortifie, a dit J. de Maistre; il ne peut obéir sans se perfectionner, et, par cela seul qu'il se surmonte, il est déjà meilleur. »

Pensées. — Nécessité de se défendre. — « Tout ce que la haine de nos adversaires ose contre nous, c'est notre tiédeur, c'est notre timidité, c'est notre lâcheté qui le permet. Il en sera ainsi tant que nous ne saurons pas, tant que nous ne voudrons plus nous défendre... Vous êtes citoyen comme vous êtes chrétien, et c'est là une force dont il convient d'user. Il faut traîner le méchant avec sa loi devant les tribunaux, devant l'opinion des honnêtes gens, pour qu'ils y subissent une flétrissure. Sous prétexte de douceur, vous aurez reculé devant la crainte; sous prétexte de charité, vous aurez failli à la véritable charité; vous aurez découragé d'autres dévouements, enhardi d'autres excès, paralysé d'autres courages. » (L. VEUILLOT, *Mélanges*, 1^{re} série, I.)

« Les vérités naturelles, auxquelles appartiennent les principes de la nature et les conclusions prochaines que la raison en déduit, constituent comme le commun patrimoine du genre humain; elles sont comme le solide fondement sur lequel reposent les mœurs, la justice, la religion, l'existence même de la société humaine; et ce serait dès lors la plus grande des impiétés, la plus inhumaine des folies, que de les laisser impunément violer et détruire. » (LÉON XIII, *Encycl. sur la liberté humaine.*)

« Quand les circonstances en font une nécessité, ce ne sont pas seulement les prélats qui doivent veiller à l'intégrité de la foi; mais, comme le dit saint Thomas: « Chacun est tenu de manifester publiquement sa foi, soit pour instruire et encourager les autres fidèles, soit pour repousser les attaques des adversaires. » Reculer devant l'ennemi et garder le silence, lorsque de toutes parts s'élèvent de telles clameurs contre la vérité, c'est le fait d'un homme sans caractère ou qui doute de la vérité de sa croyance. Dans les deux cas, une telle conduite est honteuse et elle fait injure à Dieu; elle est incompatible avec le salut de chacun et le salut de tous; elle n'est avantageuse qu'aux seuls ennemis de la foi, car rien n'enhardit autant l'audace des méchants que la faiblesse des bons. » (LÉON XIII, *Encycl. des principaux devoirs du chrétien.*)

¹ « C'est un art divin, quand on a à commander, de savoir se faire obéir volontairement. » (XÉNOPHON, *Mém.*)

TABLEAU ANALYTIQUE

DEVOIRS RELATIFS A LA VOLONTÉ	Importance de la volonté.	(Sur l'importance de la volonté, voir <i>Psychologie</i> , p. 271.) « La volonté est ce qu'il y a en nous de plus intimement personnel. » (DESCARTES.) C'est elle qui constitue vraiment l'individualité humaine. La valeur d'un homme se mesure à sa volonté.
	Devoirs envers la volonté.	Les principaux devoirs envers la volonté consistent : 1 ^o A ne point l'alléner, soit en acceptant volontairement l'esclavage, soit en se laissant tomber sous le joug des mauvaises habitudes, du plaisir, de la passion, de l'intérêt (devoir d'indépendance); 2 ^o A conserver et à accroître sa valeur personnelle par la vertu de force, par la constance, le courage, la patience, etc. (Voir ce qui a été dit de la force, page 655, à propos des <i>vertus cardinales.</i>)
	Force et confiance.	C'est une faiblesse de s'épouvanter des difficultés; on peut d'ordinaire beaucoup plus qu'on ne croit pouvoir. La confiance dans le succès est presque le succès. Ne pas confondre la <i>confiance</i> et la <i>présomption</i> , la <i>force</i> et la <i>violence</i> .
	Constance.	— La <i>constance</i> , c'est l'énergie employée à l'achèvement de ce qui a été commencé. Elle est le génie à la portée de tous; l' <i>esprit de suite</i> , tendance continue vers un but une fois déterminé.
	Courage.	— Voir ce qui a été dit du courage, page 657.
	Nécessité du travail.	— Le travail est nécessaire à l'entretien et à la conservation du corps et au perfectionnement de l'âme; Il est nécessaire aussi à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu et envers la société. Le travail est donc pour l'homme un devoir. C'est de plus la <i>loi organique de notre nature</i> , et non pas seulement un <i>châtiment</i> , comme on le dit souvent. Même avant sa chute, l'homme travaillait. « L'homme est né pour travailler, comme l'oiseau pour voler. » (ÉCRITURE.)
	Moralité du travail.	— Source de la science et de la richesse, le travail est aussi la source et l'auxiliaire de la vertu; La vertu est elle-même le travail par excellence. L'oisiveté est la mère de tous les vices; l'homme qui ne fait rien n'est pas loin de mal faire; ne rien faire est déjà un mal.
	Travail et bonheur.	— Le travail étant la loi de la nature de l'homme, il doit être la condition de son bonheur. Vivre, agir, c'est travailler, et nous avons vu (<i>Plaisir et douleur</i>) que vivre, agir librement, est le plus grand bonheur de l'homme. Par contre, l'oisiveté fait notre malheur. — Tandis qu'un travail raisonnable entretient et développe la santé, l'oisiveté la ruine comme la rouille ruine le fer. — La fin du travail n'est cependant pas le bonheur, mais le bien. (Sur le travail au point de vue économique, v. pp. 376-78.)